

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louis Gagné, Mélanie Gélinas, Catherine Lafrance

Isabelle Beaulieu

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2016). Review of [Louis Gagné, Mélanie Gélinas, Catherine Lafrance]. *Lettres québécoises*, (162), 16–17.



LOUIS GAGNÉ

Une mouche en novembre

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2015, 136 p., 18,95 \$.

L'art comme quatrième dimension

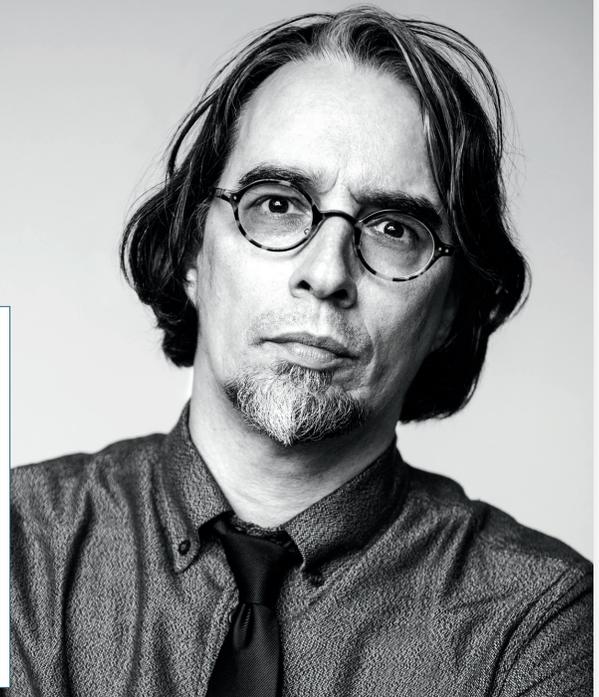
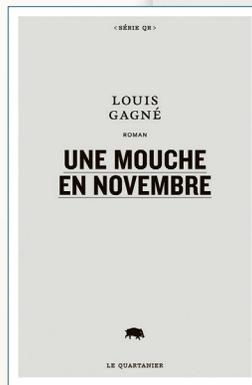
Il y a quelque chose de résolument nippon dans ce roman : économie de mots, univers onirique, solitude du personnage, quête métaphysique. Louis Gagné évoque les multiples envergures qui composent nos vies, avec un talent indéniable pour placer son lecteur en état d'hypnose.

L'être humain devant le mystère du grand tout cherche à comprendre où le mèneront ses pas. Et l'art est un des moyens de secours employé par celui-ci pour exprimer le sentiment indicible que fait naître en lui sa condition de simple mortel. L'œuvre d'art fait appel aux zones inconnues, aux contours flous, au spirituel et au divin, à ce que Freud a nommé l'« inquiétante étrangeté », c'est-à-dire un phénomène qui rompt avec ce que l'esprit reconnaît comme ordinaire. C'est dans ces eaux troubles que l'auteur nous convoque, là où il rassemble tous les temps pour former une nouvelle réalité, une quatrième dimension.

L'époque dans laquelle on se trouve n'est pas révélée, et la ville, Ludovica, est purement inventée (à cela, l'auteur spécifierait sûrement que ça ne veut pas pour autant dire qu'elle n'existe pas), excepté que c'était le nom que souhaitait donner Champlain à la ville de Québec. Boniface Saint-Jean est le personnage conducteur qui, en quelque sorte, nous apprendra à voir l'abord mystique des choses. Homme solitaire qui vient d'être mis à pied, il est suffisamment libre de son temps pour observer ce qui l'entoure et qui rythme la mesure des jours. « En me berçant, j'atteins un certain angle et le plancher craque. En avant, en arrière, en avant en arrière. Le plancher craque, chaque fois. Là. Maintenant. Là. Là et maintenant, chaque fois... » (p. 26) Cet extrait très « beckettien » montre bien que c'est dans ces intervalles, dans ces moments de contemplation où rien ne semble agir, que se tient pourtant une part de vérité, un temps vide, mais plein et entier en lui-même. Ce temps fuyant qui, sitôt nommé, fait déjà partie du passé continue cependant d'exercer son ascendant à l'instar du battement d'ailes du papillon qui par son action contribue à un mouvement plus grand que lui-même. Louis Gagné prononce très bien le nom de l'art, car il montre qu'une seule œuvre peut engendrer mille répercussions et autant de résonances qui nous rappellent la puissance de sa portée.

Lorsque Boniface Saint-Jean rencontrera Julien Abel, un « dandy fabulateur » qui à la fois n'appartient à aucune époque et semble toutes les habiter, les champs parallèles se multiplieront. Si la chose paraît ésotérique, on n'a qu'à songer à la récente détection d'ondes gravitationnelles par des scientifiques. « Avec cette découverte, l'humanité se lance dans une merveilleuse quête pour explorer les endroits les plus extrêmes de l'univers, où des objets et des phénomènes sont formés par la déformation de l'espace-temps », explique le physicien Kip Thorne, cité dans *Le Devoir* du 11 février 2016.

Le dernier quart du roman se concentre sur le destin de Sybille Valmos, une fillette née dans des conditions particulières et qui à 6 ans disparaît,



LOUIS GAGNÉ

curieusement évaporée. Cette fois-ci, l'atmosphère rappelle celle d'un David Lynch : circonstances insaisissables et glissantes, rapports nébuleux, changement de point de mire. Cassé en deux, le récit perd sa ligne à la seconde moitié du livre. On se dit que l'histoire nous amène vers une conclusion et qu'elle reliera toutes les parties, mais il n'en est rien, il n'y aura pas de raccordement. Déstabilisant, l'effet était probablement voulu par son auteur, mais le lecteur demeure tout de même avec cette pensée d'inachèvement. Ce qui n'enlève rien aux nombreuses qualités du livre. « J'ai été un simple témoin, un témoin sans occupations, et je suis sans réponses devant des questions sans futur. » (p. 129)



MÉLANIE GÉLINAS

Neurotica

Montréal, Leméac, 2014, 408 p., 32,95 \$.

Thérapie par le verbe

Une enfant, brisée par sa famille dysfonctionnelle, se retrouve à l'Hôtel-Dieu après s'être percé les yeux avec des ciseaux, réponse ultime à une situation insoutenable. Un récit dur et foisonnant qui sort des arcanes linéaires et qui laisse le lecteur essoufflé, pantelant.

On est d'abord heurté par tant de maltraitance. La petite Anna Ouellet, huit ans, grandit au milieu de l'exubérance narcissique de sa mère. Comme tous les enfants, Anna craint la « séparation pour toujours » — le divorce — et en plein désarroi, elle se mutile les yeux. En même temps qu'elle ne veut plus voir ses parents s'entredéchirer, il est difficile de ne pas relier ce geste au mythe d'Œdipe qui, voyant l'ampleur de sa responsabilité, se punit en se crevant les yeux. Aussitôt

Mélanie Gélinas

Neurotica

LEMÉAC

Très audacieuse, l'écriture de Mélanie Gélinas est portée et assumée jusqu'au bout.

conduite à l'Hôtel-Dieu, Anna est prise en charge par une équipe médicale. Tout au long de sa convalescence, elle fera le récit de ce qui s'est passé. Prime le poids du secret que sa mère lui impose en la menaçant de la tuer si elle vient à le révéler, le secret de l'adultère.

Sans chronologie, les souvenirs qu'elle relate surgissent spontanément, et l'écriture est un flot automatiste dirigé en grande partie par l'inconscient. D'ailleurs, elle devra se soumettre au « Jeu des Illusions », une technique d'hypnose pratiquée par Jacques, son psychiatre, qui veut amener l'enfant à exprimer ses émotions refoulées et à départager les sentiments contradictoires qui guerroient sans cesse en elle. « J'ai peur de mon besoin d'elle », dira-t-elle. Anna en veut terriblement à sa mère, mais elle ne peut pas non plus s'en passer. « Maman était impressionnante. Comme un panache d'élan. » (p. 283) Elle cherchera toute sa vie à combler son manque.



La première partie, comprise dans les deux tiers du roman, est narrée par l'enfant. « Mon ventre est une caverne pleine de poudre à canon. Un antre marécageux d'eaux stagnantes dans lesquelles marinent tous mes os endormis. Avec des balles de fusil et des grenades. Le Monstre des Morts mange ma vie, comme un ogre, et mes enfants à venir. » (p. 221) Anna adulte prend le relais dans le dernier tiers, qui constitue un véritable plaidoyer pour la trêve. Lorsqu'elle comprend que ce n'est pas la faute de sa mère, mais de la maladie mentale, un deuxième coup est porté à Anna. Cette femme, à qui elle avait si peur de ressembler et qu'elle tenait pour son bourreau, est en réalité une victime à plaindre. Pour survivre, elle décidera de l'accompagner du mieux qu'elle peut, allant chercher sa mère à l'étage psychiatrique après qu'une énième crise l'y a conduite. À bout de souffle, Anna quémamera l'amour de sa mère jusqu'à la morgue, s'appuyant sur le ventre de la défunte pour retourner à l'endroit original.

Très audacieuse, l'écriture de Mélanie Gélinas est portée et assumée jusqu'au bout. La narration morcelée rend très bien compte de la confusion et de la détresse d'Anna. La redondance de certains sujets et expressions (« tête de nœud », « Monstre des Morts », « Télébrune », Barbarella, la dactylo ROYAL bleue) témoigne des obsessions qui occupent le personnage. Une telle incursion dans la psyché blessée est cependant un long voyage pour le lecteur des 400 pages exaltées.



CATHERINE LAFRANCE

Jusqu'à la chute

Montréal, Druide, 328 p., 24,95 \$ (papier), 16,99 \$ (numérique)

Sombres destins

Trois êtres en perte d'équilibre cherchent à se rallier à la vie, affrontant leurs peurs les plus redoutables pour croire encore aux joies possibles. En alternance, l'histoire de chacun des protagonistes nous est racontée. Abordant directement les thèmes du deuil, de la perte et du désespoir, l'auteure, qui emploie trop peu de nuances, ne réussit pas à nous émouvoir.



par exemple : « Le soleil avait complètement disparu et il faisait maintenant nuit. » (p. 212) Les deux segments affirment la même chose. Aussi, la présence de comparaisons plutôt minces laisse malheureusement le lecteur à plat : « Dans la petite pièce au carrelage noir et blanc, elle fit couler la douche et l'eau se mit à ruisseler sur le carrelage comme la pluie, un peu plus tôt, était tombée sur la ville. » (p. 174) Les métaphores auxquelles l'auteure a recours accusent le même problème : « Ces mots semblaient tout naturels. Ils allaient de soi. Ils venaient tout seuls. Comme les marées, comme la neige en hiver, comme le soleil se lève le matin. » (p. 283) Plusieurs virgules sont inutiles : « [...] il se sentait comme une bête, avait l'impression que toute humanité avait disparu, de lui. » (p. 303) Cette dernière virgule est-elle un oubli des réviseuses — on trouve beaucoup de fautes dans le livre — ou l'intention maladroite de mettre l'accent sur le sentiment du personnage ? On se pose la question à de nombreuses reprises.

L'aura perd son fils dans un accident, tandis qu'Éric est éprouvé par la mort de sa femme, de son frère et de son meilleur ami. Quant à Joe, il est en perpétuel deuil des rêves qui se dérobent devant lui les uns après les autres. Chacun de ces êtres combat une douleur aveuglante qui alimente ses pulsions mortifères. Ils sont au bord du gouffre, placés sur la ligne de basculement, et si d'emblée on souhaite entrer en intime communion avec ces écorchés, connaître leurs moyens de survie, entendre leur douleur, la froideur de l'écriture nous en empêche. Là où le bât blesse, c'est l'écriture scolaire de l'auteure, à la limite du discours didactique. Certaines phrases apparaissent même comme une erreur,



L'auteure use de la description plutôt que de la suggestion, ce qui donne très peu de substance aux personnages, les confinant dans une structure impersonnelle qui crée une grande distance entre eux et le lecteur. Néanmoins persiste une certaine curiosité envers leur sort, mais trop d'éléments désappointent. Si l'on comparait le livre à un film, il s'agirait sans doute d'un drame romantique hollywoodien qui n'a pas peur d'avoir recours aux clichés, de s'imprégner de pathos et d'offrir des retournements invraisemblables. Car la finale du roman n'arrange rien, elle vient plutôt réaffirmer avec force tous les défauts déjà rencontrés sur la route.